

Jacques Durand  
Université Toulouse - Jean Jaurès

Chantal Lyche  
Université d'Oslo

## Sur le parcours sinueux de l'alphabet phonétique international aux États-Unis

### Abstract

We will try to understand why the IPA had such difficulty establishing itself in the United States. Starting with a brief analysis by Abercrombie (1982), we compared the practices of Americanists at the turn of the 20th century with the approach of the International Phonetic Association at the same time. We found that their methods and objectives did not match. The IPA has always aimed for a truly international alphabet, i.e., one that is completely standardised, while Americanists sought better notation for the native languages of America.

### 1. *Introduction*

L'histoire de l'alphabet phonétique international a reçu l'attention de nombreux spécialistes au fil du temps.<sup>1</sup> Le contexte international et le contexte français ont été particulièrement bien analysés par Enrica Galazzi dans un ensemble de travaux dont nous sommes redevables<sup>2</sup> (Galazzi 1992, 1995, 2000, 2002). Dans cet article, nous visons à poser quelques jalons pour une analyse plus complète de la réception de l'alphabet phonétique international (dorénavant API) par

1 Nous avons particulièrement bénéficié des commentaires de John Goldsmith, Ives Goddard et deux évaluateurs anonymes. Comme toujours, Sylvain Detey nous a fidèlement accompagnés dans la rédaction de cet article. Nos remerciements à toutes ces personnes, ainsi qu'à Michela Murano et Oreste Floquet pour leur relecture finale.

2 Pour des travaux plus récents voir Schweitzer *et alii* 2018, Dodane et Schweitzer 2021.

les linguistes américains. Nous nous interrogeons sur les raisons de leur réticence envers l'API et de leur préférence pour un alphabet phonétique dont les principes sont élaborés quelques années plus tard que ceux de l'Association phonétique internationale. Nous présentons cette histoire en partant d'une brève analyse proposée par David Abercrombie en 1982 de ce qu'il considère comme un antagonisme américain à l'égard de l'API. Nous explorons ce point de vue en nous référant tout particulièrement aux travaux de Franz Boas et, en particulier, au rapport qu'il a coordonné, *Phonetic Transcription of Indian Languages* (1916) que nous opposons en détail aux *Principles of the International Phonetic Association* (Passy et Jones 1912). Dans un deuxième temps, nous examinons les positions d'Edward Sapir et de Leonard Bloomfield sur la transcription dite phonétique. Si Sapir, élève et héritier intellectuel de Boas, ne se rapproche pas dans sa pratique de la tradition API, la position de Bloomfield est au final ambiguë. Il adopte l'API dans une partie de ses travaux démontrant que des passerelles fortes existaient entre les États-Unis et l'Europe, mais les critiques qu'il formule ont contribué à affaiblir la position de l'API aux États-Unis sans cependant l'éliminer complètement. Une étude complète des pratiques notationnelles des post-bloomfieldiens et des générativistes, ainsi que de la période plus récente, dépasse le cadre de cet article qui se limite à éclairer les causes de pratiques divergentes qui ont longtemps perduré. En confrontant les principes qui sous-tendent l'élaboration des deux systèmes, et en revenant sur les positions de Boas, Sapir et Bloomfield nous offrons quelques outils pour mieux comprendre comment une tradition notationnelle a émergé en Amérique du Nord et y a tenu le haut du pavé pendant de nombreuses décennies.

## *2. L'API vs les américanistes*

Il est indéniable que bon nombre de linguistes américains ont préféré d'autres notations phonétiques que l'API<sup>3</sup>, à savoir les divers systèmes de transcription favorisés par les chercheurs que nous appellerons les “américanistes” à

---

3 Pour une comparaison des différents alphabets couramment utilisés au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Goddard 1996, 12-15. Voir aussi le rapport de 1904 d'un comité chargé d'élaborer un alphabet phonétique pour l'anglais destiné aux manuels d'enseignement et aux dictionnaires (*Report of a joint committee* 1904). Rappelons que les dictionnaires américains n'adoptent toujours pas l'API comme notation phonétique (voir aussi Bronstein 1998 et section 6).

la suite d'autres spécialistes dont Abercrombie. Ce dernier, qui était l'élève de Daniel Jones et un avocat célèbre de l'Association Phonétique Internationale (AP dorénavant), parle d'une "histoire curieuse" de l'API aux États-Unis dans un essai consacré à l'enseignement de Jones (Abercrombie 1982[1991], 44-45]). Il note que, si Bloomfield avait utilisé l'API dans certains de ses travaux, un fossé semble s'être créé entre les deux traditions. Il parle même d'une véritable "hostilité" de certains linguistes américains à l'égard de divers symboles de l'API. L'exemple qu'il prend est celui d'Edward Sapir, l'un des deux grands noms, avec Leonard Bloomfield, de la linguistique américaine dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle. Il rapporte l'anecdote suivante qui lui avait été confiée par Carl Voegelin qui, avec sa femme Florence, devait s'imposer comme une figure majeure de la linguistique des langues amérindiennes au XX<sup>e</sup> siècle. Voegelin, dit-il, avait été initié à la phonétique par Hans Jørgen Uldall qui avait lui-même été un étudiant de Jones et était l'un des fondateurs avec Hjelmslev de la glossématique au Danemark. Voegelin utilisait l'API dans ses premiers travaux sur les langues amérindiennes et avait soumis ses descriptions à Sapir. Quand ce dernier s'était rendu compte que Voegelin utilisait [ʃ] au lieu de [š], il avait tout simplement explosé et exigé que Voegelin se serve de [š] à l'avenir. L'anecdote semble d'autant plus véridique quand on sait que le travail de Uldall sur le nisenan (Californie), qui avait été rédigé avec des symboles API, a été publié de façon posthume avec une conversion de tous les symboles API originaux en symboles appartenant à la tradition américaine (Uldall et Shipley 1966).

Abercrombie (1982[1991], 44) s'étonne de cette opposition aux symboles de l'API qui lui semblent si "clairement préférables" aux symboles des américanistes. Il prend comme exemple le 's long' ([ʃ]) de l'API qu'il juge supérieur au [š] des américanistes dans la mesure où une bonne transcription (phonétique ou large) doit éviter autant que possible l'utilisation de diacritiques. Or, ajoute-t-il, les transcriptions américaines fourmillent de diacritiques. Il note aussi un peu plus loin que le concept de phonème a mis du temps à s'imposer aux États-Unis, s'appuyant sur Swadesh, selon lequel: "As basic as the phonemic principle is to linguistic science, it is only quite recently that it has had the serious attention of linguists" (1934, 117). On peut donc supposer que l'absence claire d'un concept de "son distinctif" aurait entraîné des transcriptions surabondantes en Amérique du nord à l'inverse des transcriptions larges de Jones illustrées, par exemple, dans son fameux English Pronouncing Dictionary.

ry (première édition 1917). Nous verrons qu'une lecture plus serrée révèle une situation en fait bien plus complexe.

Abercrombie formule alors une hypothèse intéressante sur l'origine possible d'une opposition à l'API aux États-Unis liée au statut des départements d'orthophonie dans ce pays. Il déclare:

The hostility derives ultimately from the existence, in most American Universities, of Speech Departments, which we do not have in Britain. Speech departments tend to be well-endowed, large, and powerful. In linguistic and phonetic matters they have a reputation for being predominantly prescriptive, and tend to be considered by some therefore to be not very scholarly. In their publications and periodicals the notation they use, when writing of pronunciation, is that of the IPA. My belief is that the last thing a member of an American Linguistics Department wants is to be mistaken for a member of a Speech Department; but if he were to use IPA notation in his writings he would certainly lay himself open to the suspicion that he was (1982, 45).

Il y a donc là une piste qu'une étude exhaustive pourrait poursuivre. Nous pensons cependant que, si une forme d'antagonisme a existé, son explication ne repose pas uniquement dans le rejet par la linguistique générale américaine d'une notation liée au prescriptivisme des écoles d'orthophonie ou de diction aux États-Unis. Pour mieux situer la question, il faut, nous semble-t-il, reprendre l'écheveau de la linguistique américaine au moment où Franz Boas (1858-1942) fonde la linguistique anthropologique aux États-Unis.

### *3. Franz Boas et la construction d'une notation américaine*

La linguistique américaine ne débute évidemment pas avec Franz Boas. Ce dernier, né en Prusse en 1858, y avait soutenu un doctorat en physique en 1881 et une habilitation en 1883 sur des recherches ethnographiques en terre de Baffin au Canada, avant d'émigrer aux États-Unis à l'âge de 29 ans. Des linguistes comme William Whitney ou Maurice Bloomfield avaient déjà marqué de leur sceau les recherches sur le langage aux États-Unis. Mais, comme l'expliquent Goldsmith et Laks:

Pendant plus du demi-siècle qui suivit l'installation de Boas aux États-Unis, la linguistique américaine fut marquée de façon indélébile par une orientation descriptive et anthropologique. À cette époque, à quelques exceptions près, un linguiste américain travaillait néces-

sairement sur les langues amérindiennes. Beaucoup menaient des études anthropologiques de terrain, analysant le matériel linguistique qu'ils y avaient rassemblé ou qu'une de leurs connaissances avait collecté (2021, 472).

Dans son travail sur diverses ethnies en Amérique du nord, Boas avait rapidement acquis la certitude que tous ces peuples qu'on qualifiait de "primitifs" participaient à des modes de culture singuliers qu'il fallait absolument sauvegarder. Il avait fondé l'anthropologie moderne aux États-Unis avec des études qui embrassent aussi bien le domaine physique que l'organisation sociale, les mythes et les langues des ethnies de premières nations. Il rejettait l'évolutionnisme qui consistait à ne voir dans des sociétés dites primitives que des étapes vers les sociétés occidentales modernes plus avancées. Il défendait l'idée de "relativisme culturel" dont une des variantes était la thèse dite de Sapir-Whorf. Cette dernière sous sa forme la plus radicale (allant sans doute au-delà des idées de Sapir et de Whorf) affirme que chaque langue porte une représentation unique du monde intraduisible dans d'autres langues. Boas est le mentor d'une génération importante d'anthropologues américains, mais forme aussi toute une génération de linguistes dont Edward Sapir.

Dans le domaine du langage, un souci méthodologique majeur de Boas était de ne pas projeter sur les langues amérindiennes les catégories héritées du latin et du grec dans le monde occidental. Ainsi, déclare-t-il dans l'introduction au *Handbook of American Indian Languages* publié sous sa direction en 1911:

Owing to the fundamental differences between different linguistic families, it has seemed advisable to develop the terminology of each independently of the others, and to seek for uniformity only in cases where it can be obtained without artificially stretching the definition of terms (87).

Il ne se contente pas d'explorer ces différences sur le plan grammatical mais insiste aussi sur les écarts du point de vue phonétique. Un exemple est la fréquence des consonnes qu'on appelle "éjectives" dans la tradition API, mais qu'on a appelées "glottalisées" dans la tradition américaine, et sur lesquelles nous revenons plus loin. Boas connaît sans aucun doute les questionnements européens autour de l'API. La preuve en est que le *Handbook* contient une longue analyse (p. 971 à 1070) de "l'esquimau" rédigée par William Thalbitzer qui adopte une notation partiellement basée sur l'API. Ce qui est plus probable c'est que Boas ne se sentait pas directement concerné par le tableau

général de l'API et sa liste de diacritiques, ne voyant pas en quoi les propositions de l'AP justifiaient un abandon d'une notation en partie différente qui s'était progressivement imposée chez les linguistes nord-américains.

De fait, la réponse indirecte aux propositions de l'AP est le mémoire *Phonetic transcription of Indian languages* (dorénavant PTIL) rédigé par Boas, Goddard, Sapir et Kroeber (1916), au nom de l'Association d'anthropologie américaine. PTIL démontre une réflexion poussée sur les symboles nécessaires pour une transcription phonétique adéquate des langues amérindiennes. Il constitue donc un document fondamental pour comprendre l'émergence de ce qu'on peut appeler une notation américaine, par un raccourci qu'on nous pardonnera. En le comparant aux propositions de l'AP, on avance considérablement dans une meilleure compréhension des différences entre les deux traditions qui nous intéressent ici. Rappelons d'abord que, dès 1888, dans *ðə fonetik tītcɔr* (qui précède *Le Maître Phonétique*), Passy avait défendu l'idée d'un seul alphabet pour toutes les langues et non une multiplicité d'alphabets selon les langues ou les familles de langues à décrire. Dans la section “aur rivàizd ælfəbit”, un ensemble de symboles était proposé dont le choix était guidé par six principes. Nous les citons ci-après dans leur traduction française (Passy 1888, 57-58):

- (1) Il doit y avoir un signe séparé pour chaque son distinctif; c'est-à-dire chaque son qui peut changer le sens d'un mot si on l'emploie à la place d'un autre son de la même langue.
- (2) Quand on trouve un son identique dans plusieurs langues, on utilisera le même signe pour toutes. Cela s'applique aussi aux nuances de sons proches les unes des autres.
- (3) L'alphabet sera autant que possible composé de lettres ordinaires de l'alphabet latin, en restreignant autant que possible l'utilisation de nouvelles lettres.
- (4) L'usage international décidera de la valeur à assigner aux caractères latins.
- (5) Les nouvelles lettres devront suggérer les sons qu'elles représentent par ressemblance aux lettres déjà existantes.
- (6) On évitera les signes diacritiques, car ils sont incommodes pour la lecture et l'écriture.

Ces principes sont étudiés en détail dans Durand et Lyche (2024) où nous les étiquetons: (1) principe phonémique, (2) principe de similitude, (3) principe latin ou romain, (4) principe international, (5) principe d'iconicité indirecte, (6) principe unitarien.

On ne trouve pas le même type de réflexion dans PTIL, en partie parce que ce document ne s'interroge pas sur la constitution d'un alphabet international (principe 4), mais se limite aux langues amérindiennes, conseillant

même aux lecteurs de ne pas abandonner des transcriptions antérieures si un système cohérent et satisfaisant a déjà été utilisé pour une langue donnée. Les objectifs de PTIL sont doubles. Tout d'abord, il s'agit de codifier des langues non écrites à l'aide d'un système accessible au plus grand nombre: “a simple system of transcription adapted to the ordinary purposes of recording and printing texts”.<sup>4</sup> Ensuite, pour les spécialistes de phonétique et afin de faciliter la comparaison des descriptions de plusieurs langues, le système plus “complet” de PTIL est recommandé. La dimension didactique, centrale à l'élaboration de l'API, est bien évidemment, tout à fait absente ici, alors que le deuxième objectif (faciliter la comparaison des descriptions) rejoint les préoccupations de l'AP.

Une première constatation est que le principe phonémique (1) n'est pas clairement dégagé dans PTIL. Les principes généraux qui constituent l'entrée en matière du document affirment: “It is essential that each simple sound be consistently represented by the same symbol” (*Ibid.*, 3), sans s'interroger sur ce qu'il faut entendre par un son simple. Nous sommes convaincus que les auteurs comprenaient le concept de distinctivité car ils évoquent cette notion indirectement en parlant d'un “principe de simplicité” dans leur système destiné à l'imprimerie. Ainsi “each phonetic unit [must] be unmistakably distinguished from all others” (*Ibid.*, 2), mais on souligne qu'il est inutile de noter tous les traits phonétiques. Si l'accentuation, par exemple, ne permet pas de distinguer un mot d'un autre dans une langue, il n'est pas nécessaire de la noter (*Ibid.*, 4). Cependant on sait que Boas lui-même, à la différence de ses héritiers dont Sapir (voir section 5.1), n'avait pas une conception tranchée de la distinction entre représentation phonémique et représentation phonétique (Voegelin et

---

<sup>4</sup> Boas, Goddard, Sapir et Kroeber (1916). La problématique n'est pas nouvelle. Whitney (1862) évoque les problèmes rencontrés par les missionnaires dans la transcription de langues non écrites. La plupart d'entre eux sont des Anglais et non pas des Italiens ou des Allemands et ne peuvent guère transposer leur système d'écriture aux langues qu'ils tentent de décrire: “men to whom was native the English language, a language whose phonetical and orthographical system is more frightfully corrupt and confused than that of any other known form of human speech; men to whom, accordingly, it seemed not unnatural to write all kinds of sounds almost all kinds of ways; who lacked a distinct conception that each single sign was originally meant to have a single sound, and each single sound a separate and invariable sign” (217).

Voegelin 1963).<sup>5</sup> Cela a pu encourager chez certains chercheurs une utilisation peu contrôlée des nombreux signes qu’offrait PTIL. En revanche, les principes de l’API présupposent une distinction nette entre les transcriptions “larges” et “étroites” dans le vocabulaire de Sweet qui anticipe les concepts modernes de phonème et d’allophone. On ne peut d’ailleurs être plus clair que Passy lorsqu’il affirme: “*Ne noter dans les textes que les différences significatives: c’est une règle d’or dont on ne devrait jamais se départir*” (1925, 29). Abercrombie n’avait donc peut-être pas tout à fait tort lorsqu’il déclarait que le concept de phonème avait probablement pris plus de temps à s’imposer aux États-Unis qu’en Europe, du moins au sein de l’AP. Cela ne signifie pas qu’au sein de l’AP, il existait un consensus sur la granularité des transcriptions à adopter. Ni Passy ni Jones n’étaient systématiques sur ce sujet. Par ailleurs, le débat sur la finesse des catégories phonétiques à représenter est toujours d’actualité parmi les membres de l’AP comme en témoignent les travaux de Esling (voir Esling 2018 par exemple).

On peut penser que le principe (2) de l’AP (“similitude”) est implicitement suivi par PTIL dans la mesure où l’adoption d’un alphabet commun à base phonétique presuppose que, pour des sons très proches qui correspondent à une description phonétique donnée, on a un symbole commun, hors opposition phonémique. Par exemple, en utilisant le symbole [r] pour un son “roulé” (une vibrante dans la terminologie moderne), on reste flexible sur le nombre de vibrations, sauf s’il se révèle contrastif (comme en espagnol où on oppose [r] et [ɾ]). Beaucoup plus crucial pour la différence entre les recommandations de l’AP et PTIL est le principe “latin”, qui est au cœur de la construction de l’API. Bien qu’ils privilégiaient les caractères latins, les membres de l’AP savaient depuis les débuts que ces derniers ne suffisaient pas pour caractériser adéquatement les langues du monde (même en faisant subir diverses rotations à ces

---

5 Les auteurs voient chez Boas une phonologie à niveau unique en l’absence d’inventaire phonémique pour les voyelles: “If monolevel structuralizing appears unsystematized, it is a consequence of the fact that, though it could discretize the consonants of a language, it could not discretize the continuum of vocalic sounds” (1963, 16). Postal (1964) reconnaît également que Boas n’opérait pas avec un niveau de représentation phonémique, mais le considère néanmoins comme très moderne en ce qu’il incluait dans ses analyses un niveau de représentation morphophonémique. Il cite en particulier cette phrase tirée du *Handbook* (1911, 566) concernant une description du Tshimshian: “Only the first two of these laws are purely phonetic (emphasis mine: PMP), while the others are restricted to certain grammatical forms”. (Postal 1964, 273).

derniers). Il était entendu qu'il était indispensable d'ajouter d'autres symboles, soit en empruntant à d'autres alphabets (comme l'alphabet grec), soit en créant des symboles ex nihilo. Ce qu'on ne souligne pas assez, c'est que les membres de l'AP tenaient absolument à ce que leur alphabet phonétique soit imprimé avec des fontes uniformes en retaillant les symboles existants, comme ceux de l'alphabet grec. Le coût de cette décision était prohibitif et a retardé l'adoption générale de certains nouveaux symboles (voir Durand et Lyche 2024, 290). Par opposition et pour des raisons pratiques, PTIL est totalement tolérant d'un point de vue typographique, comme le montre la représentation des voyelles (*Ibid.*, 2-4). Il est d'abord indiqué que, pour un système complet de représentation, des symboles grecs sont en partie recommandés (sans insister sur une quelconque uniformité typographique), mais "comme ces derniers ne sont pas toujours disponibles et présentent d'autres difficultés dans leur utilisation", on peut retomber sur une notation différente. Ainsi, pour se limiter à deux exemples en anglais: les voyelles dans *fate* et *met* peuvent être représentées par [e] et [ɛ] ou par [ē] et [e]. La première solution, avec l'emploi de caractères grecs, renvoie au *Primer of Phonetics* de Sweet dont Boas *et alii* disent qu'il constitue la base du système idéal qu'ils proposent. Mais nous verrons plus bas que l'adaptation du système de Sweet n'est pas sans problèmes.

Le principe (5) de l'AP ("iconicité indirecte ou taxonomique")<sup>6</sup> n'est pas pertinent puisque les signes employés par PTIL ne relèvent pas d'une recherche d'une base typographique unique en empruntant allégrement à divers alphabets, mais il n'est pas au cœur de la démarche API non plus (même si Passy et Jones (1907) ont présenté un système organique inspiré de Bell (1867) et de Sweet (1881), mais destiné uniquement à la recherche). Que penser enfin du principe (6) de l'AP que nous avons étiqueté "unitarien" car il favorise des transcriptions larges ou phonémiques en réduisant l'emploi de diacritiques au strict minimum? PTIL, en privilégiant les symboles "uniques" et en cherchant à réduire, nous l'avons vu, les coûts d'impression des documents, s'en rapproche, mais ne fait pas de ce principe un élément essentiel de la discussion. Les deux systèmes ne convergent donc pas totalement sur la nature d'une bonne transcription "phonétique" de par les objectifs différents qui les guident. Mais pour mieux évaluer les remarques d'Abercrombie qui nous ont servi de point de départ, il nous faut maintenant examiner les signes proposés dans leur cadre

---

6 Voir Abercrombie 1991, 91-93.

phonétique général. Pour cela, nous comparerons succinctement PTIL, publié en 1916, aux *Principles of the International Phonetic Association* publiés par Passy et Jones peu avant, en 1912 (ci-après *Principles*).<sup>7</sup>

#### 4. *PTIL vs “Principles”*

##### 4.1 *Les consonnes*

Pour comparer les deux systèmes, nous nous pencherons à tour de rôle sur les consonnes et les voyelles. Si on examine de près le tableau des consonnes (“système simple”) proposé par Boas *et alii*, et les diacritiques qui y sont associés, en l’opposant au système de l’API, on est frappé par la richesse des symboles de base de PTIL au sein d’une classification plus ample. Alors que le tableau de base proposé par les *Principles* de 1912 présentent 7 lieux d’articulation et 5 modes d’articulation, le tableau de PTIL présente 7 modes d’articulation divisé chacun en sous-catégories créant 21 colonnes et 18 lieux d’articulation. Par exemple, pour les occlusives bilabiales non-arrondies, on a cinq sous-catégories: sourd [p], sonore [b], intermédiaire [B], aspiré [p'], glottalisé [p'] ou [p!]. On est immédiatement confronté à une profusion de diacritiques et à une diversité typographique. PTIL combine sans réserve signes latins et grecs, majuscules et minuscules. Ce regard immédiat semble donner raison à Abercrombie dans son jugement sans appel quant à la supériorité de l’API. Nous pensons néanmoins qu’il faut exercer un peu de prudence en comparant les deux systèmes car la simplicité apparente du tableau de l’API cache de véritables complexités.

Tout d’abord, le tableau de base des consonnes de l’API, y compris de nos jours, repose sur l’idée que les symboles correspondent à des articulations sans arrondissement des lèvres, ce qui est considéré comme induisant une double articulation. C’est la raison pour laquelle un certain nombre de symboles (comme [w]) sont mis entre parenthèses en 1912 et présentés dans la liste des “autres symboles” pulmonaires dans les versions modernes. Si on

---

<sup>7</sup> Ces *Principles* sont très proches quant aux symboles de l’*Exposé des principes de l’Association Phonétique Internationale* de 1910, qui, bien qu’anonymes, portaient clairement la griffe de Paul Passy. Pour faciliter la comparaison, nous proposons en appendice une partie du tableau des consonnes de PTIL, puis le tableau de l’IPA de 1912.

veut représenter une consonne labialisée, dans les *Principles*, on la note avec un [w] en exposant; dans PTIL, en revanche, la labialisation figure en indice. Une occlusive bilabiale labialisée sera donc exprimée par [p<sup>w</sup>] dans les *Principles* et [p<sub>w</sub>] dans PTIL, rendant les deux notations absolument équivalentes en termes de complexité.

En deuxième lieu, dans le tableau API de 1912 (tout comme celui de 2015), les non-voisées et les voisées, lorsqu'elles existent comme symboles de base, sont consignées dans cet ordre au sein de chaque cellule (par exemple, [p b]) sans créer de colonnes supplémentaires. Mais les deux classifications sont bien identiques sur ce plan-là. Lorsqu'on n'a pas deux symboles dans l'API, comme [p b] ou [s z], une non-voisée est symbolisée à partir d'une voisée par l'ajout d'un petit cercle au-dessous (ou parfois au-dessus) du symbole concerné. Par exemple, un [m] et un [l] non-voisés se noteront [ṁ] et [ṁ]. En ce qui concerne les nasales et les latérales non-voisées qui sont fréquentes dans les langues amérindiennes, il est intéressant de remarquer que PTIL propose de les noter par de petites majuscules et donc [M] et [L] au lieu de [ṁ] et [ṁ]. En suivant cette voie, PTIL est bien plus respectueux ici du principe d'éviter les diacritiques que ne le sont Passy et Jones.

En troisième lieu, le tableau PTIL fait directement une place aux affriquées et aux affriquées latérales alors que dans les *Principles* leur représentation se construit à partir des symboles du tableau de base. La différence ici est superficielle puisque dans les deux cas on a des représentations bisegmentales: par exemple, pour nous en tenir aux affriquées, [tc] et [dj] dans PTIL pour des sons semblables à ceux qu'on trouve dans *church* et *judge* en anglais (API [tʃ] et [dʒ]). Mais Boas *et alii* soulignent bien que, si l'on a des symboles adéquats disponibles, il vaudrait mieux faire usage d'un symbole unitaire (*Ibid.*, 6). Les *Principles* signalent que, dans certains cas, le lien est si fort entre les deux éléments que l'on pourrait représenter les affriquées avec un diacritique au-dessus des symboles (par exemple, [tʃ̄]). Nous verrons que la présence fréquente d'affriquées phonémiques dans les langues amérindiennes deviendra un point de rupture entre les deux traditions, les linguistes américains préférant des symboles comme [č] et [j̄] aux représentations API bisegmentales [tʃ] et [dʒ] (éventuellement imprimées avec un diacritique [tʃ̄] ou sous forme de ligature [tʃ̄]).

En quatrième lieu, nous remarquerons que PTIL, fait une place systématique aux consonnes glottalisées (ou éjectives dans la terminologie API). Leur statut nous paraît un point central de différence entre les deux approches.

Certes, les principes de 1912 de Passy et Jones fournissent une manière de représenter les éjectives, à savoir une apostrophe après le son concerné: p', t', k'. Ces sons sont présentés comme des “consonnes formées avec une fermeture glottale simultanée” (3) mais aucune étiquette n'est retenue, aucun exemple n'est donné et le choix des symboles est restreint aux plosives. La section au sein de laquelle le diacritique en question est inclus décrit des modificateurs permettant de préciser des “nuances de sons”, une terminologie qui inconsciemment semble restreindre de tels sons à un statut sous-phonémique. Même en 1933, lorsque Jones publie avec Camilli une version italienne sur les fondements de la graphie phonétique de l'AP, la dernière avant la seconde guerre mondiale, la présentation des éjectives est identique à celle de 1912 (Jones et Camilli 1933, 12). Cette marginalisation pose problème car les premiers travaux sur les langues d'Amérique du nord avaient repéré la présence d'oppositions distinctives impliquant des éjectives. D'ailleurs PTIL donne une description phonétique correcte de ces sons:

Many Indian languages have a series of stopped consonants quite foreign to European ears. In addition to and during the usual closure of the mouth characteristic of the particular sound, there is a closure of the glottis. The air thus confined in the mouth is compressed and escapes with abruptness when the stop is released. These glottalized consonants may be indicated by following apostrophe (p')<sup>8</sup> (4).

Enfin, nous reconnaissions que les 18 lieux d'articulation postulés par PTIL induisent une multiplication importante de signes, en particulier de diacritiques. Cependant, si les *Principles* incluent uniquement 7 colonnes, la catégorie “Point and Blade” contient des sons allant de la zone interdentale à la zone post-alvéolaire pour lesquelles au moins trois séries de symboles sont proposées (comme dans la classification moderne: Dental/Alvéolaire/Postalvéolaire) et des diacritiques permettent de représenter des sons syllabiques, chuchotés, voisés, rétroflexes, palatalisés, aspirés, plus fermés, plus ouverts, avec des lèvres plus arrondies ou moins arrondies.

---

8 Dans le *Handbook of American Indian Languages*, les éjectives ou glottalisées sont catégorisées comme des ‘fortis’, ce qui en soi ne clarifie pas les choses. Mais la description de ces consonnes que fournit Boas dans son analyse du kwakiutl est sur la bonne voie: “the fortis is a surd with increased stress and suddenness of articulation, and accompanying closure of the glottis” (Boas 1911, 429).

Ces quelques observations démontrent à notre sens que la comparaison entre PTIL et les *Principles* de 1912 en ce qui concerne les consonnes ne conduit pas dans tous les cas à la conclusion que tirait Abercrombie, lequel attribuait une profusion de symboles à la notation des américanistes que l'API éviterait en souscrivant au principe latin. Rappelons au lecteur que le tableau moderne de l'API (version 2015) offre 31 diacritiques pour la modification des symboles consonantiques ou vocaliques (en excluant les signes suprasegmentaux). Par ailleurs, les symboles de base pour les consonnes et les voyelles s'élèvent respectivement à 79 (en incluant les consonnes non pulmonaires) et 28. La base latine est en partie préservée mais, quand on enrichit la gamme des oppositions phonémiques dans les langues du monde, on constate que l'on est forcé d'élargir la nature des symboles en créant, entre autres, de nouveaux symboles ex nihilo (comme [θ] pour un clic bilabial), en utilisant des ligatures (par exemple, [ʒ]), en jouant sur la rotation des signes et leur structure interne (jambages, déliés, etc. comme pour [d]), en faisant appel à d'autres alphabets comme le grec (par exemple, [φ]), en ayant recours à des petites majuscules (par exemple, [œ]) et en continuant à utiliser des diacritiques comme la cédille dans [ç]. Il ne faut donc pas que le succès contemporain de l'API nous aveugle sur le fait qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, pour un américainiste, les avantages de l'API sur des notations en cours en Amérique du nord n'étaient pas scientifiquement évidentes. En tout cas, il est clair qu'en partant d'une classification consonantique plus complexe, Boas *et alii* cherchaient à se distancier d'une classification API comme celle de Passy et Jones (1912) qui fait la part belle aux oppositions les plus typiques en Europe de l'ouest connues à l'époque et n'accorde aucune vraie place aux descriptions disponibles des langues amérindiennes. Notons qu'un tableau plus complet des symboles de l'API, comme celui qu'offre Esling (2018, 696, figure 18.6) se rapproche, par son souci de complétude, davantage de la tradition américaine que de la charte simplifiée que propose l'AP. Le débat n'est donc pas clos.

#### 4.2. *Les voyelles*

Si l'on se tourne vers les voyelles, on constate là aussi des divergences qui se sont maintenues dans une très grande partie de ce qu'on peut appeler la tradition américaine. Le système de référence dont s'inspirent Boas *et alii* est selon eux (9) le *Primer of Phonetics* de Sweet. Comme aucune édition n'est référencée,

nous nous appuierons sur la deuxième édition du *Primer* de 1892 qui, sur les points concernés, ne diffère pas de la première édition de 1890. Le système de Sweet, qui est lui-même dérivé de Bell (1867), utilise les paramètres suivants pour décrire les articulations vocaliques qu'il considère comme "cardinales": (1) une dimension verticale d'élévation / abaissement de la langue qui est ternaire (haut, moyen, bas), (2) une dimension horizontale d'avancée / rétraction de la langue qui est également ternaire (antérieur, mixte ou central, postérieur), (3) la labialisation ou son absence (avec la possibilité de complexifier la notation si on tient compte de l'opposition qu'établit Sweet entre "inner rounding" et "outer rounding"), (4) une opposition entre les sons dits "étroits" (angl. narrow) et "larges" (angl. wide), ou tendu/lâche dans une autre terminologie. En revanche, le tableau des voyelles des *Principles* de 1912 offre, comme il est devenu classique dans l'AP, un trapèze délimité par les quatre voyelles [i], [u], [a] et [ɑ] avec quatre degrés de fermeture étiquetés: fermé, mi-fermé, mi-ouvert et ouvert. L'axe horizontal est ternaire (antérieur, mixte, postérieur) dans la terminologie adoptée, mais le positionnement de toutes les voyelles évoque plutôt des continuums que des catégories différenciables à partir d'un opérateur dichotomique comme tendu/lâche ("narrow/wide"). Le type de représentation de 1912 sera quelque peu modifié dans le système de voyelles cardinales de Daniel Jones (1917a, b) mais il s'écarte considérablement du système de Sweet qui, avec des modifications, se retrouvera bien plus tard dans *The Sound Pattern of English* de Chomsky et Halle (1968). On notera que l'opposition étroit/large (avec l'étiquette tendu/lâche) reste disponible dans les *Principles* sous la forme d'un diacritique (accent aigu *vs.* accent grave) mais qu'elle va progressivement disparaître de l'API. Elle n'est plus présente dans la deuxième édition de *L'écriture phonétique internationale* de Passy et Jones (1921), ni dans la version italienne des *Principles* de Camilli et Jones (1933), ni dans la version des *Principles of the International Phonetic Association* assurée par Jones en 1949, qui restera le grand texte officiel de l'AP jusqu'à la publication du *Handbook of the International Phonetic Association* de 1999. Dans ce dernier on constate la réapparition de tendu/lâche mais sous la forme "avancée/rétraction de la racine de la langue" jugée plus adéquate d'un point de vue phonétique.<sup>9</sup>

---

9 Pour être précis, le *Report on the 1989 Kiel Convention* de L'International Phonetic Association (1989) proposait déjà les mêmes diacritiques pour l'avancement et la rétraction de la racine de la langue.

En ce qui concerne les symboles, on notera des différences majeures dans PTIL avec la notation de Sweet.<sup>10</sup> Premièrement, ce dernier représente les voyelles antérieures arrondies par [y œœ] (qui sont à la base du choix API de [y œœ]). PTIL, en revanche, note ces voyelles à l'aide du tréma ou “umlaut”: soit [ü ö ȫ] en donnant comme exemples les mots français ‘*lune*’, ‘*peu*’ et ‘*peur*’. Cet emploi du tréma rejoignait de nombreux travaux de la tradition philologique et l'usage orthographique dans un bel ensemble de langues dont l'allemand. Sweet, quant à lui, utilisait le tréma comme diacritique pour représenter des voyelles centrales et étroites (“mixed narrow”). Deuxièmement, PTIL propose aussi d'utiliser le tréma pour dénoter une voyelle postérieure fermée non arrondie ([i]), alors que Sweet proposait un symbole atomique [ʌ] correspondant au [ui] moderne de l'API. Troisièmement, le tréma n'étant plus disponible pour des voyelles mixtes ou centrales, PTIL suggère d'utiliser un seul point au-dessus des symboles pour désigner ces dernières. Les *Principles* quant à eux gardent le tréma de Sweet pour désigner des voyelles centrales. Quand on ajoute, à tout cela, la représentation des voyelles nasales dans PTIL par un “ogonek” (du polonais “petite queue”) subjoint au symbole vocalique (par exemple, [ę] (vs. API [e])), on aboutit à une notation qui est globalement assez éloignée de l'alphabet phonétique international en vigueur à la même époque et on ne voit guère de convergence possible.

Pour conclure cette partie, nous constatons donc au terme de cette comparaison que les différences dans le début du XX<sup>e</sup> siècle entre la notation proposée par Boas *et alii* et les tenants de l'API étaient grandes. Elles ne provenaient cependant pas, comme le suggère Abercrombie, d'un recours massif aux diacritiques que les américanistes menés par Boas auraient favorisé. Ces derniers poursuivaient un objectif fondamentalement distinct de celui de l'AP. Animés par un souci d'archivage des langues en danger, bon nombre d'entre eux s'attachaient à représenter les sons dans toute leur richesse phonétique. Nous verrons dans la section suivante que Sapir et Bloomfield, qui partent de points de vue apparemment différents sur la nature d'une bonne notation, ont contribué dans leur phase de maturité à accentuer le fossé entre les usages en Amérique du nord et en Europe.

---

10 Nous négligeons ici le fait que la notation préférée de Sweet était de type iconique (“organique” dans sa terminologie) et que les symboles d'origine latine ou romaine (“romic” pour lui) étaient proposés en deuxième solution.

## 5. Sapir et Bloomfield

### 5.1. Sapir

Edward Sapir<sup>11</sup> né en Poméranie en 1884 appartient à une famille dont la langue était le yiddish et qui émigra aux États-Unis dans sa petite enfance. Doué d'une intelligence précoce, il obtint une bourse Pulitzer qui lui permit de s'inscrire à l'université Columbia malgré les maigres ressources de sa famille. Il y poursuit des études en linguistique germanique mais sa rencontre avec Boas, qui dirige alors le département d'anthropologie à Columbia, est déterminante. Il se prend de passion pour les langues et les cultures amérindiennes et en devient rapidement l'un des grands spécialistes. Il meurt prématûrément à Yale en 1939 où il dirige le département d'anthropologie. Parmi ses étudiants on compte Mary Haas, Charles Hockett, Harry Hoijer, Morris Swadesh et Benjamin Lee Whorf.

Nous avons déjà rencontré Sapir en tant que membre du groupe que coordonnait Boas qui mit au point le mémoire *Phonetic transcription of Indian languages* (PTIL). Ce qui nous intéressera ici est plutôt l'évolution de sa pensée à partir des années 1920 et ses conséquences pour les questions de notation. Nous avons vu que, dans PTIL, le concept de phonème au sens d'unité distinctive est plutôt implicite que clairement articulé. Le terme "phonème" lui-même dans l'usage de Sapir est relativement tardif. D'après Krámský (1974, 188-193), Sapir ne l'aurait pas utilisé avant son célèbre article de 1933, "La réalité psychologique des phonèmes". Mais il est clair dans ses travaux antérieurs qu'il saisissait et appliquait la distinction entre sons fonctionnellement pertinents et sons qui ne le sont pas. Son article de 1925, "Sound Patterns in Language", est tout entier consacré à la démonstration de la thèse suivante: les sons qu'on peut étudier au moyen de techniques expérimentales ne constituent pas l'objet premier de la recherche linguistique. Les voyelles anglaises de *bad*, *bead* et *fade* sont respectivement plus longues que celles de *bat*, *beat* et *fate*, mais ces différences, nous dit-il, sont le résultat d'ajustements mécaniques déclenchés par les consonnes qui les suivent. On ne doit absolument pas confondre les distinctions de longueur ici avec, par exemple, la différence en latin entre *ārā* et *āra*.

---

11 Pour une biographie récente de Sapir et une synthèse de son œuvre, voir Goldsmith et Laks 2021, 481-497.

(*Ibid.*, 37). On ne trouve là rien qui vienne accréditer l'hypothèse d'Abercrombie selon laquelle la notation américaine fourmillerait en diacritiques à cause d'une compréhension tardive de la notion de phonème. Si Sapir s'écartait de la tradition de l'API c'était plutôt dans sa conviction que les représentations phonologiques devaient souvent être plus abstraites, plus morphophonologiques que les représentations phonémiques classiques typiques de la tradition API. Cet aspect de son travail a, bien sûr, retenu l'attention de nombreux commentateurs. Nous n'en prendrons qu'un seul exemple. Sur la base de paires minimales du type *sum* [sʌm] – *sun* [sʌn] – *sung* [sʌŋ], il est courant de considérer /ŋ/ comme un phonème de l'anglais. Or il est remarquable que Sapir déclare:

In spite of what phoneticians tell us about this sound (*b: m* as *d: n* as *g: ɣ*), no naïve English-speaking person can be made to feel in his bones that it belongs to a single series with *m* and *n*. Psychologically it cannot be grouped with them. [...] It still feels like *ŋg*, however little it sounds like it. The relation *ant: and = sink: sing* is psychologically as well as historically correct (1925, 43).

On sait que la phonologie générative dans la version classique que lui donnèrent Chomsky et Halle dans *The Sound Pattern of English* (1968) devait se réclamer de Sapir<sup>12</sup> et adopter des analyses du même acabit, en donnant au mot *sing* la représentation phonologique /sing/ (*Ibid.*, 85-86). On sait aussi que cette conception des représentations phonologiques avait des conséquences directes quant à la nature de l'orthographe à adopter pour une langue, favorisant des représentations plus en harmonie avec l'histoire de la langue qu'une représentation phonémique typique. Mais, sans se laisser entraîner dans cette question plus vaste, notons en conclusion de cette section, que la vision de la phonologie que défendait Sapir ne justifie en rien l'idée qu'une bonne transcription d'une langue doit se perdre dans une extrême minutie phonétique, bien au contraire.

On ne sera donc pas surpris que des américanistes influents finissent par s'opposer à Boas sur la nature des transcriptions à consigner. Ils lui soumettent un ensemble de propositions visant à modifier les pratiques en vigueur. Boas les rejette car, selon lui, elles mèneraient à une perte importante d'informations (Mithun 1996). Ces propositions sont néanmoins publiées en 1934 sous le titre "Some Orthographic Recommendations" signées par Herzog, Newman,

---

12 Voir, par exemple, l'analyse du paiute du sud par Chomsky et Halle (1968, 344-349) qui est tirée de Sapir présenté comme un précurseur des analyses génératives classiques.

Sapir, Haas, Swadesh, et Voegelin. Elles s’éloignent sensiblement de celles de PTIL puisqu’elles s’appuient explicitement sur la notion de phonème en déclarant:

The suitable orthography for representing the sounds of a given language should provide a unit symbol for each phoneme, i.e., for each psychologically unitary sound, even though such a phoneme can be analyzed into two or more sounds from the strictly phonetic standpoint. Digraphs are always unsatisfactory and often misleading. Thus, qwa· as a method of writing the Nootka word for “thus” seems to contradict the inviolable rule that no consonantic cluster may stand at the beginning of a word in Nootka.<sup>13</sup>

Et les auteurs procèdent alors à une comparaison du /qʷ/ du Nootka avec la séquence Consonne + /w/ en anglais (par exemple, *twice*) en fournissant des arguments phonologiques standard pour analyser le premier exemple comme monophonématique et le deuxième comme biphonématique. À partir de tels cas, on retrouve dans les recommandations de Herzog *et alii* un rejet très net des notations bisegmentales des affriquées. À des notations API usuelles comme [tʃ] et [dʒ], les auteurs préfèrent [č] et [ž]. La raison ne tient pas à un engouement pour les diacritiques mais à l’importance qu’on accorde à un raisonnement phonologique par rapport à d’éventuels faits phonétiques.

### 5.2. Bloomfield

Il serait cependant abusif de croire que la linguistique américaine a été totalement imperméable à l’influence de l’AP dès ses premières phases. Pour s’en convaincre, il suffit d’étudier le parcours de Leonard Bloomfield (1887-1949), le chef de file de la linguistique descriptive, ou structurale comme on l’a appelée plus tard, qui a été non seulement membre de l’Association phonétique internationale (AP) mais son vice-président au moment de son décès.

Bloomfield est né à Chicago dans une famille d’immigrés juifs germanophones (Goldsmith et Laks 2021). Il avait un oncle célèbre dans le monde de la linguistique, Maurice Bloomfield, qui avait fait des études auprès des néo-grammairiens à Leipzig et était un éminent professeur de sanskrit à l’université Johns Hopkins. Après avoir effectué des études d’allemand et de lin-

---

13 Herzog, Newman, Sapir, Swadesh, Swadesh et Voegelin (1934, 629).

guistique germanique et indo-européenne, il rédige un doctorat en philologie germanique à l'université de Chicago. Il suit alors les cours des philologues les plus éminents en Allemagne avant d'entamer une carrière universitaire brillante dans les universités de l'Illinois, de l'Ohio, de Chicago et de Yale. Son travail embrasse aussi bien la philologie classique (le sanskrit), que la linguistique germanique, les langues austroasiennes (le tagalog) et les langues algonquines (le fox, le cree, le menomini, l'ojibwa). Il est mondialement connu comme l'un des fondateurs de la linguistique moderne avec une réputation bâtie sur la publication de deux manuels: *An Introduction to the Study of Language* (1914) et *Language* (1933), en dehors de ses nombreuses publications techniques sur la science du langage. Le premier est une œuvre de jeunesse qu'il publie à l'âge de 27 ans et qui démontre une connaissance profonde de tous les champs de la linguistique de l'époque, y compris la didactique des langues. Le deuxième est, avec le cours posthume de Saussure, l'ouvrage de référence majeur de la linguistique moderne dans la première partie du vingtième siècle. Il est également le co-fondateur de la Linguistic Society of America.

Bloomfield connaissait très bien l'AP. Étant donné ses multiples travaux à la fois synchroniques et diachroniques sur de nombreuses langues du monde, les questions de transcription phonétique ne pouvaient le laisser indifférent. Il s'intéressait fortement aux questions d'orthographe et de didactique des langues, ce qui le rapprochait des préoccupations des dirigeants de l'AP. Membre de cette dernière, on note quatre brèves contributions de lui dans le *Maître Phonétique*: "American English" (1927), "German ç and x" (1930), "The Word" (1932), "New Letters, Arrangement of Charts" (1946). Mais c'est dans ses deux ouvrages de référence qu'on trouve la meilleure articulation de ses idées sur la transcription phonétique, avec une évolution notable entre les deux.

Bloomfield (1914) présente les symboles de l'API dans un style qui est très proche des formulations qu'adoptaient Passy et Jones (1912) et respectant les symboles de ces derniers. Plutôt que de raisonner en termes de sons distinctifs, Bloomfield invoque l'idée que, pour des raisons pratiques, une analyse complète de la prononciation d'une langue serait trop lourde et que, par conséquent, on utilise des symboles génériques (*Ibid.*, 23-24). Sa présentation des symboles API est orthodoxe et il respecte, par exemple, l'emploi de [tʃ] et [dʒ] pour les affriquées de l'anglais dans *church* et *judge*. On notera, néanmoins, que, lorsqu'il discute les voyelles (*Ibid.*, 34), il met en avant l'organisation de Sweet dont nous avons parlé plus haut avec trois degrés d'aperture (fermé,

moyen, ouvert), trois degrés d'antériorisation (antérieur, mixte, postérieur) et le trait tendu/lâche ("wide"/"narrow"). Dans son tableau des voyelles (*Ibid*, 39), cependant, il s'éloigne de Sweet et reprend la classification des *Principles* (1912) avec 4 degrés d'aperture qu'il étiquette "high, mid, low, lowest". La différence entre ces deux types d'organisation ne fait pas l'objet d'une clarification.

La publication de *Language* (1933) marque un tournant important. Certes, Bloomfield y adopte les symboles de l'AP mais avec quelques écarts sur lesquels nous reviendrons. Il prend surtout ses distances par rapport à la place de la phonologie au sein des transcriptions typiques de l'AP. Pour lui, le rôle du linguiste est d'établir des systèmes phonologiques à partir du concept de distinctivité. Le phonème, dont il souligne que le statut était mal compris jusqu'à une époque récente, est le seul objet digne de l'attention du linguiste. Les représentations phonétiques ou allophoniques n'ont pas de pertinence. Ainsi déclare-t-il:

The phonetician's equipment is personal and accidental; he hears those acoustic features which are discriminated in the languages he has observed. Even his most "exact" record is bound to ignore innumerable non-distinctive features of sound; the ones that appear in it are selected by accidental and personal factors. There is no objection to a linguist describing all the acoustic features that he can hear, provided he does not confuse these with the phonemic features. He should remember that his hearing of non-distinctive features depends upon the accident of his personal equipment, and that his most elaborate account cannot remotely approach the value of a mechanical record.

Il précise qu'il y a bien deux objets possibles à étudier: le système phonémique qui est du domaine de la linguistique et le système phonétique qui est du ressort du laboratoire avec toute la technologie dont on dispose. Il tire alors quelques conséquences de cette position pour la transcription. Il reconnaît l'utilité des symboles communs comme ceux de l'AP, mais reproche à cette dernière de rester trop près des sons concrets dans beaucoup de cas. Ainsi, observe-t-il, il n'y a pas besoin d'employer le symbole /ʌ/ pour le son de *but* dans la mesure où de nombreuses variétés de l'anglais (dont la sienne de Chicago) n'ont pas recours au symbole /o/ qui peut faire l'affaire. Et il reproche à l'AP de croire que parce que ce symbole est utilisé pour la transcription du mot français *eau* [o], il ne peut être utilisé avec une autre valeur dans un autre système.

En même temps, on note dans la transcription de l'anglais qui sert d'illustration à Bloomfield deux écarts importants par rapport à la notation API classique de la variété RP britannique. Le premier est la transcription des affriquées de

*church* et de *judge* pour lesquelles il préfère les symboles unitaires [č ſ] aux symboles API usuels [tʃ dʒ]. Cette décision est cohérente dans la mesure où les deux traditions (américaine et britannique) s'accordent pour considérer les sons en question comme des phonèmes simples. On a déjà constaté en parlant de Sapir que la notation américaniste est sur ce point beaucoup plus en accord avec une analyse phonologique que celle de l'AP. De façon concomitante, pour ainsi dire, Bloomfield adopte les symboles [š ž] face aux symboles API [ʃ ʒ]. Le deuxième écart est la transcription des diphtongues de l'anglais pour lesquelles Bloomfield préfère une analyse en voyelle + semi-voyelle (par exemple [ay] et [aw] pour *high* et *how* respectivement) plutôt que la transcription qu'adoptait Jones à la même époque [ai] et [au]. On notera au passage que la transcription de Jones souffre d'un problème majeur: elle met sur le même plan les deux voyelles de la diphtongue alors que, dans ces exemples, la première voyelle est tête et la deuxième dépendante. Évidemment, on peut dans les *Principles* noter la différence avec un modifieur, [aɪ aʊ], mais alors c'est la notation de Bloomfield qui est plus simple puisqu'elle ne fait appel à aucun diacritique. Elle s'imposera aux États-Unis puisqu'on la retrouve chez Chomsky et Halle (1968) et dans de nombreux travaux de l'école générative. La tradition API britannique rejette l'analyse de Bloomfield en soulignant que si les semi-voyelles initiales en anglais (*yield*, *wool*) ont une articulation très fermée et sont dévoisées après consonne initiale (*tune*, *queen*), le deuxième élément d'une diphtongue est toujours faiblement articulé. De surcroît, alors que /j w/ sont pratiquement attestés devant toutes les voyelles et ont donc une distribution semblable à celle des consonnes, la distribution des deuxièmes éléments de diphtongues est limitée (Gimson 1962, 89). Tout dépend donc des propriétés qu'on attribue aux semi-voyelles (ou approximantes dans la terminologie API actuelle). Il ne saurait être question ici de décider quelle notation est la meilleure puisque les développements de la phonologie depuis une cinquantaine d'années fournissent des réponses qui ne sont pas traduisibles directement dans des symboles alphabétiques et des diacritiques. Ce qui est certain c'est que Bloomfield, tout en voyant les avantages d'une notation internationale comme celle que proposait l'AP, prenait ses distances envers cette dernière et, au final, par un chemin détourné, était plus proche de Sapir que de Passy et Jones. C'est ainsi que s'est progressivement créé une notation bien différente de celle de l'Association phonétique internationale qui avait certes ses limites, mais aussi ses avantages en donnant fréquemment la priorité au raisonnement phonologique sur une empirie discutable.

## *6. Pour élargir la réflexion*

Dans les paragraphes qui précèdent, nous avons essayé de comprendre pourquoi l'API avait eu autant de difficultés à s'imposer aux États-Unis. En partant d'une brève analyse d'Abercrombie (1982), nous avons comparé la pratique des amérivanistes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et la démarche de l'Association phonétique internationale à la même époque. Nous avons constaté que méthodes et objectifs ne concordaient pas. L'AP a toujours visé à un alphabet véritablement international, donc totalement normé, alors que les amérivanistes visaient à de meilleures notations pour les langues natives d'Amérique du nord sans imposer un étalon intangible. Si, globalement, les notations phonétiques nord-américaines dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle ont été plus riches dans les symboles proposés et les diacritiques utilisés, c'est en partie dû à l'acceptation de notations déjà disponibles ayant fait leur preuve dans la transcription phono-orthographique de telle ou telle langue mais, surtout, au désir de mieux exprimer la structure des systèmes amérindiens qui sortaient du moule européen usuel. Nous avons réfuté l'affirmation courante au sein des tenants de l'API que la notation américaine abonderait en diacritiques face à une notation API qui s'en tiendrait à des symboles atomiques sans modificateurs. La notation actuelle de l'API prouve le contraire: la transcription phonémique de nouvelles langues conduit inévitablement à la multiplication de diacritiques si on ne veut pas agrandir indéfiniment l'inventaire des symboles "alphabétiques" de base.

Depuis la dernière partie du XX<sup>e</sup> siècle, la notation API a gagné du terrain aux États-Unis et conjointement dans les publications mondiales en linguistique, même si les types de notation courantes chez les amérivanistes n'ont pas disparu (voir en particulier les transcriptions dans Goddard 1996). Nous ne reprendrons pas ici la synthèse qu'offrent Durand et Lyche (2024) sur l'évolution de l'API depuis ses origines. Nous signalerons néanmoins que, si l'API a pu devenir incontournable, c'est aussi parce qu'elle a toujours été présente comme grande rivale notationnelle aux États-Unis. Abercrombie (1982) parlait d'antagonisme à l'égard de l'API en Amérique du nord. Nous avons cependant constaté que Bloomfield, le chef de file de la linguistique descriptive américaine, lui accordait une place importante dans ses travaux tout en exprimant des réserves. Il n'a jamais été le seul. On remarque, par exemple, qu'un grand linguiste comme Kenneth Pike formule de nombreuses critiques à l'égard de l'API dans son *Phonetics* (1943), mais n'en reproduit pas moins le tableau API à la fin de son

ouvrage *Phonemics* (1947, 232). De même, le phonéticien de renom qu'est Pierre Delattre (1903-1969), directeur du laboratoire phonétique à l'université de Santa Barbara, adopte l'API dans ses publications. Jakobson, Fant et Halle (1952), qui fondent la théorie des traits en phonologie générative, utilisent l'API avec des modifications mineures. Et quand Chomsky et Halle (1968) construisent une théorie de l'accentuation lexicale en anglais, ils s'appuient sur les transcriptions en API de Kenyon et Knott (1944) comme le signale leur préface (ix). Ces quelques exemples sont seulement indicatifs, mais ils devraient suffire à souligner que l'AP a su imprimer sa marque sur les questions de transcription en Amérique du nord de façon continue depuis sa création.

L'autre versant que nous n'avons pas suffisamment exploré ici dans la résistance qu'ont pu ressentir les spécialistes américains à l'égard de l'API est qu'au tour de la première guerre mondiale l'AP a connu une période difficile et a même failli disparaître. Les soubresauts mondiaux n'ont certes pas conduit à une réflexion calme sur les questions de notation phonétique. Mais tous les membres de l'AP n'étaient pas satisfaits par le type de notation qu'offraient les *Principles* de Passy et Jones (1912). La preuve en est la tentative par Jespersen, l'un des fondateurs de l'API, de constituer un nouvel alphabet phonétique (Jespersen et Pedersen 1925).<sup>14</sup> Par ailleurs, la publication continue du *Maître phonétique* en transcription phonétique a été une erreur stratégique qu'il faut imputer à Passy puis à Jones. On ne sait pas suffisamment que Passy et Jones se sont tellement enfermés dans la question de la réforme de l'orthographe qu'ils ont proposé que les transcriptions de l'anglais et du français dans le *Maître phonétique* devraient être une "orthographe phonétique" aux contours baroques et non une "transcription phonétique" (Jones 1913, Passy 1923 a, b). Ce débat a scindé la communauté des lecteurs (Collins et Mees 1999, 309-312, Durand et Lyche 2024), et il ne pouvait intéresser les utilisateurs de l'API d'Amérique du nord pris dans des tâches plus urgentes de description et de sauvetage de langues en danger. Comme, de surcroît, ni Passy ni Jones ne se sont penchés sur les langues amérindiennes et leur problématique pour élargir ou illustrer l'API, on ne peut s'étonner que certains linguistes américains aient tourné le dos à leurs propositions. Fort heureusement, l'AP moderne a su réconcilier ces

---

14 Bloomfield et Bolling (1927) évoquent cette tentative sans l'analyser. Bloomfield n'a pas dû être convaincu puisque dans *Language* (1933), comme notre texte l'explique, il adopte la notation API.

deux traditions et un dialogue qui perdure s'est établi, comme en témoignent les discussions dans Bronstein (1998). Le fait que Peter Ladefoged, linguiste britannique, doctorant de David Abercrombie ayant fait sa carrière aux États-Unis, ait été élu président de la Linguistic Society of America (1978) et président de l'International Phonetic Association (1987-1991) n'est pas étranger à ce rapprochement. Cependant, si l'AP est à l'écoute des remarques et demandes des dialectologues américains, le dialogue avec les grands dictionnaires s'avère beaucoup plus épineux. Ces derniers voient dans l'API un outil précieux dans l'apprentissage des langues étrangères et dans la recherche scientifique, mais difficile d'accès pour leur lectorat. Parmi les arguments contre l'introduction de l'API dans les dictionnaires monolingues, on peut lire chez une représentante de Random House, par exemple, "Clearly, the insights of generative phonology regarding the underlying phone-graph correspondences of English support such a choice<sup>15</sup> (see articles by Carol Chomsky)", ou bien encore "Were we to use IPA accurately, transcribing overtly the many variations characteristic of American educated speech, we would need a far great number of transcriptions for each word in the vocabulary than we normally show" (Pearsons 1998, 115). Comme toute tradition, cette position bien ancrée depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, reste insensible aux contre-arguments et aux bénéfices qu'une harmonisation des pratiques pourrait entraîner. Il n'en reste pas moins vrai, comme le soulignent les membres de l'AP dans Bronstein (1998), que si l'API en son état n'est pas le meilleur système de notation possible, "The IPA has been in use for approximately a hundred years, and it surely must be accepted that it is an international standard" (124).

---

15 C'est-à-dire "An English-based orthographically-motivated system". Ici il est fait référence à des travaux comme C. Chomsky (1970) qui s'appuie sur Chomsky et Halle (1968).

## Bibliographie

- Abercrombie, David. 1985. “Daniel Jones’ Teaching”. In *Phonetic Linguistics. Essays in Honor of Peter Ladefoged*, édité par Victoria Alexandra Fromkin, 15-24, Orlando: Academic Press.
- Abercrombie, David. 1991. “Daniel Jones’ Teaching”. In *Fifty Years in Phonetics*, 37-53. Édimbourg: Edinburgh University Press.
- Bell, Alexander Melville. 1867. *Visible Speech. The Science of Universal Alphabets*. Londres: Marshall & Co.
- Bloomfield, Leonard. 1914. *Introduction to the Study of Language*. New York: Henry Holt & Co.
- Bloomfield, Leonard. 1927. “American English”. *Le Maître Phonétique* 5 (42), no. 20: 40-42.
- Bloomfield, Leonard. 1930. “German ç and x”. *Le Maître Phonétique* 8 (45), no. 30: 27-28.
- Bloomfield, Leonard. 1932. “The Word”. *Le Maître Phonétique* 10 (47), no. 38: 41.
- Bloomfield, Leonard. 1933. *Language*. Londres: George Allen & Unwin.
- Bloomfield, Leonard. 1946. “New letters, Arrangement of charts”. *Le Maître Phonétique* 24 (61), no. 85: 4.
- Bloomfield, Leonard et George Melville Bolling. 1927. “What symbols should we use?” *Language* 3: 123-129.
- Boas, Franz (ed.). 1911. *Handbook of American Indian Languages. Bulletin 40, Bureau of American Ethnology*. Washington: Smithsonian Institution.
- Boas Franz, Pliny Earle Goddard, Edward Sapir et Alfred Louis Kroeber. 1916. *Phonetic Transcription of Indian Languages*. Washington: Smithsonian Institution.
- Bronstein, Arthur J. (ed.). 1998. *Conference Papers on American English and the International Phonetic Alphabet. American Dialect Society 80*. Tuscaloosa et Londres: The University of Alabama Press.

- Chomsky, Noam et Morris Halle. 1968. *The Sound Pattern of English*. New York: Harper & Row.
- Chomsky, Carol. 1970. “Reading, Writing, and Phonology”. *Harvard Educational Review* 40, 287-309.
- Collins, Beverley et Inger Margrethe Mees. 1999. *The Real Professor Higgins: The Life and Career of Daniel Jones*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Dodane, Christelle et Claudia Schweitzer. (eds.). 2021. *Histoire de la description de la parole: de la conception à l'instrumentation*. Paris: Champion.
- Durand, Jacques et Chantal Lyche. 2024. *Paul Passy, un linguiste révolutionnaire. Réforme de l'orthographe, didactique des langues, alphabet phonétique international*. Limoges: Lambert Lucas.
- Galazzi, Enrica. 1992. “1880-1914. Le combat des jeunes phonéticiens: Paul Passy”. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 7, 63-77.
- Galazzi, Enrica. 1995. “Phonétique/ Université/ Enseignement des langues à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle”. *Histoire Épistémologie Langage*, XVII, 95-114.
- Galazzi, Enrica. 2000. “L’Association Phonétique Internationale”. In *Histoire des idées linguistiques, vol. III: L’Hégémonie du comparatisme*, édité par Sylvain Auroux, 499-516. Liège: Mardaga.
- Galazzi, Enrica. 2002. *Le son à l’école. Phonétique et enseignement des langues en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle*. Brescia: La Scuola.
- Gimson, Alfred Charles. 1962. *An Introduction to the Pronunciation of English*. Londres: Arnold.
- Goddard, Ives. 1996. “Introduction”. In *Handbook of North American Indians*, édité par W.C. Sturtevant, volume 17 édité par Ives Goddard, 1-16. Washington: Smithsonian Institution.
- Goldsmith, John et Bernard Laks. 2021. *Aux origines des sciences humaines. Linguistique, philosophie, logique, psychologie 1840-1940*. Paris: Gallimard.
- Herzog, George, Stanley S., Newman, Edward Sapir, Mary Haas Swadesh, Morris Swadesh et Carl F. Voegelin. 1934. “Some orthographic recommendations”. *American Anthropologist* 36, 629-631.

- International phonetic Association. 1989. *Report on the 1989 Kiel convention*. Cambridge: Cambridge University Press.
- International Phonetic Association. 1999. *Handbook of the International Phonetic Association: A Guide to the Use of the International Phonetic Alphabet*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Jakobson, Roman, Gunnar Fant et Morris Halle. 1952. *Preliminaries to Speech Analysis*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Jespersen, Otto et Pedersen Holger. 1926. *Phonetic Transcription and Transliteration: Proposals of The Copenhagen Conference, April 1925*. Oxford: Clarendon Press.
- Jones, Daniel. 1913. "Phonetic spelling of English". *Le Maître Phonétique* 28, 113-116.
- Jones, Daniel. 1917a. *An English Pronouncing Dictionary*, Première édition. Londres: Dent.
- Jones, Daniel. 1917b. "The phonetic structure of the Sechuana language". *Transactions of the Philological Society* 28, 99-106.
- Jones, Daniel. 1949. *The Principles of the International Phonetic Association, Supplément au Maître Phonétique* 27 (64).
- Jones, Daniel et Amerindo Camilli. 1933. *Fondamenti di Grafia Fonetica secondo il sistema dell' Associazione fonetica internazionale*. Londres: International Phonetic Association, Également supplément au Maître Phonétique, II (48).
- Kenyon, John Samuel et Thomas Albert Knott. 1944. *A Pronouncing Dictionary of American English*. Springfield, Mass.: Merriam.
- Krámský, Jiří. 1974. *The phoneme. Introduction to the history and theories of a concept*. Munich: Wilhelm Fink verlag.
- Mithun, Marianne. 1996. "The description of the native languages of North America. Boas and after". In *Handbook of North American Indians*, édité par William C. Sturtevant, volume 17 édité par Ives Goddard, 43-63. Washington: Smithsonian Institution.

- Passy, Paul. 1888. "Our revised alphabet". *The Phonetic Teacher. Le Maître Phonétique* 7/8, 57-60.
- Passy, Paul. 1923a. "Vie nouvelle". *Le Maître Phonétique* 1, 1-3.
- Passy, Paul. 1923b. "Orthographe ou transcription?" *Le Maître Phonétique* 1, 9-12.
- Passy, Paul. 1925. "Nouveaux signes". *Le Maître Phonétique* 3, 29.
- Passy, Paul et Daniel Jones. 1912. "The Principles of the International Phonetic Association". *Supplément au Maître Phonétique* 27, 1-40.
- Passy, Paul et Daniel Jones. 1921. *L'écriture phonétique internationale. Exposé populaire avec application au français et à plusieurs autres langues. Deuxième édition*. Fontette et Londres: Association Phonétique Internationale.
- Pearson, Enid. 1998. "Panel Discussion on Pronunciation Systems and American English Lexicography". In A. Bronstein (ed.), *Conference Papers on American English and the International Phonetic Alphabet*, 114-117, Tuscaloosa et Londres: The University of Alabama Press.
- Pike, Kenneth L. 1943. *Phonetics. A critical analysis of phonetic theory and a technic for the practical description of sounds*. Ann Arbor: The University of Michigan Press.
- Pike, Kenneth L. 1946. *Phonemics. A technique for reducing languages to writing*. Ann Arbor: The University of Michigan Press.
- Postal, Paul. 1964. "Boas and the development of phonology: comments based on Iroquoian". *International Journal of American Linguistics* 30, 269-280.
- Report of a joint committee. 1904. *Report of a joint committee representing the National Education Association, the American Philological Association, and the Modern Language Association of America on the subject of A Phonetic English Alphabet*. New York.
- Sapir, Edward, 1925. "Sound patterns in language". *Language* 1, 37-51.
- Sapir, Edward 1933. "La réalité psychologique des phonèmes". *Journal de Psychologie Normale et Pathologique* 30, 247-65.

- Schweitzer, Claudia, Christelle Dodane et Jan Lazar. 2018. “Histoire des alphabets phonétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu’à l’API”. *XXXIIe Journées d’Études sur la Parole*, 4-8 Juin 2018, Aix-en-Provence, France, 10.21437/JEP.2018-41.
- Swadesh, Morris. 1934. “The phonemic principle”. *Language* 10, 117-129.
- Sweet, Henry. 1892. *A Primer of Phonetics*. Oxford: Clarendon Press.
- Uldall, Hans Jørgen et William Shipley. 1966. *Nisenz Texts and Dictionary*. Berkeley: University of California Press.
- Voegelin, Carl F. et Florence M. Voegelin. 1963. “On the history of structuralizing in 20th century America”. *Anthropological linguistics* 5, 12-37.
- Whitney, William Dwight. 1862. “On Lepsius’s standard alphabet”. *Journal of the American Oriental society* 7 (1860-1863), 299-332.

*Annexe*

	Stops					Spirants			Affricatives			Nasals	
	Surd	Sonant	Intermed.	Aspir.	Glot.- alized	Surd	Sonant	Glot.	Surd	Sonant	Glot.*	Surd	Sonant
Bilabial (rounded)	p w	b w	v w	p w <sup>t</sup>	p w, p !	v	w	*v!	p v	b w	p v!	m w	m w
Bilabial (unrounded)	p	b	v	p <sup>c</sup>	p, p !	f	v	f!	p v	b g	p v!	m	m
Dento-labial						θ	v	θ!	tθ	dθ	tθ!		
Interdental						θ	v	θ!	tθ	dθ	tθ!		
Linguo-dental	t̪	d̪	θ̪	t̪ <sup>c</sup>	t̪, t̪ !	z̪	z̪	z̪!	t̪s	d̪z̪	z̪!	n̪	n̪
Linguo-alveolar	t̪	d̪	θ̪	t̪ <sup>c</sup>	t̪, t̪ !	s̪	z̪	s̪!	ts̪	d̪z̪	ts̪!	n̪	n̪
Cerebral	t̪	d̪	θ̪	t̪ <sup>c</sup>	t̪, t̪ !	s̪	z̪	s̪!	ts̪	d̪z̪	ts̪!	n̪	n̪
Dorsal-dental	t̪	θ̪	Δ̪	t̪ <sup>c</sup>	t̪, t̪ !	g̪	χ̪	g̪!	t̪σ	θ̪χ̪	g̪σ!	p̪	p̪
Dorsal	r̪	θ̪	Δ̪	r̪ <sup>c</sup>	r̪, r̪ !	σ̪	χ̪	σ̪!	t̪σ̪	θ̪χ̪	t̪σ̪!	v̪	v̪
Dorso-palatal	t̪	θ̪	Δ̪	t̪ <sup>c</sup>	t̪, t̪ !	σ̪	χ̪	σ̪!	t̪σ̪	θ̪χ̪	t̪σ̪!	v̪	v̪
Anterior c-sounds	(t̪y)	(θ̪y)	(Δ̪y)	(t̪y <sup>c</sup> )	(t̪y, t̪y!)	e̪	j̪	e̪!	t̪e̪	θ̪j̪	t̪e̪!	(v̪y)	(v̪y)
Mid c-sounds	(t̪y)	(θ̪y)	(Δ̪y)	(t̪y <sup>c</sup> )	(t̪y, t̪y!)	e̪	j̪	e̪!	t̪e̪	θ̪j̪	t̪e̪!	(n̪y)	(n̪y)
Posterior c-sounds	(t̪y)	(θ̪y)	(Δ̪y)	(t̪y <sup>c</sup> )	(t̪y, t̪y!)	e̪	j̪	e̪!	t̪e̪	θ̪j̪	t̪e̪!	(n̪y)	(n̪y)
Anterior palatal	k̪	g̪	g̪	k̪ <sup>c</sup>	k̪, k̪ !	x̪	χ̪	x̪!	k̪x̪	g̪χ̪	k̪x̪!	N̪	χ̪
Mid-palatal	k̪	g̪	g̪	k̪ <sup>c</sup>	k̪, k̪ !	x̪	χ̪	x̪!	k̪x̪	g̪χ̪	k̪x̪!	N̪	χ̪
Back palatal, velar	k̪ (q̪)	g̪	g̪	k̪ <sup>c</sup>	k̪, k̪ !	x̪	χ̪	x̪!	k̪x̪	g̪χ̪	k̪x̪!	N̪	χ̪
Glottal	'			' <sup>c</sup>		'	h	a (any vowel)	'				
Laryngeal	?			? <sup>c</sup>		h		(any vowel with laryngeal resonance)	?h				

	Lips	Lip-teeth	Point and Blade	Front	Back	Uvula	Throat
<b>CONSONANTS</b>	<b>p b</b>		<b>t d</b>	<b>c j</b>		<b>k g</b>	<b>q e</b>
<i>Plosive</i>							?
<i>Nasal</i>	<b>m</b>		<b>n</b>	<b>p</b>		<b>ŋ</b>	<b>n</b>
<i>Lateral</i>			<b>l</b> <b>ł</b>	<b>f</b>		<b>(ł)</b>	
<i>Rolled</i>			<b>r</b> <b>ř</b>				<b>R</b>
<i>Fricative</i>	<b>f v</b> <b>M W Q</b> <b>σ ρ</b>		<b>θ ð S Z</b> <b>σ ρ f z x</b>	<b>ç j (q)</b>		<b>(m w) x q</b>	<b>χ h</b>
<b>VOWELS</b>				<i>Front</i> i y ɪ ʏ e ɛ æ	<i>Mixed</i> ɪ ʏ ɛ ə æ	<i>Back</i> u ʊ ø œ æ ə	
<i>Close</i>	(u ü y) (ʊ ʏ)			i y	ɪ ʏ	u ʊ	
<i>Half-close</i>	(o ö ø)			ɛ ə	ɛ ə	v o	
<i>Half-open</i>	(ə ð œ)			æ	æ	ʌ ɔ	
<i>Open</i>					a	ɑ	

(Sounds appearing twice on the chart have a double articulation, the secondary articulation being shown by the symbol in brackets.)

Jacques Durand est Professeur Émérite à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès (laboratoire CLLE) et membre honoraire senior de l'Institut Universitaire de France. Il est l'auteur de nombreuses publications dans les domaines de la linguistique générale, de la phonologie du français, de l'anglais et d'autres langues, et dans la traduction automatique. Il est le co-fondateur avec Bernard Laks et Chantal Lyche du programme de recherche *Phonologie du français contemporain: usages, variétés et structure* (PFC). Il a récemment publié avec Chantal Lyche *Paul Passy, un linguiste révolutionnaire: réforme de l'orthographe, enseignement des langues et alphabet phonétique international*, 2024, Lambert Lucas.

Chantal Lyche est professeure émérite en Linguistique française à la Faculté des Sciences Humaines de l'Université d'Oslo. Elle est l'auteure, en collaboration avec Jacques Durand, de *Paul Passy, un linguiste révolutionnaire: Réforme de l'orthographe, didactique des langues, alphabet phonétique international* (2024, Lambert-Lucas). Co-fondatrice avec Jacques Durand et Bernard Laks du programme Phonologie du Français Contemporain: usages, variétés et structure, elle est l'auteure de nombreuses publications portant sur la phonologie du français, les variétés de français dans l'espace francophone, et en particulier la Louisiane et l'Afrique, la didactique du français langue étrangère.